

*Saint-Denys Garneau : oeuvres, texte établi, annoté et présenté*  
par Jacques Brault et Benoît Lacroix, coll. « Bibliothèques des  
lettres québécoises », Montréal, les Presses de l'Université de  
Montréal, 1971, xxvii+1320 p.

René Dionne

Volume 4, Number 3, décembre 1971

Alphonse Audet

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500213ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500213ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, R. (1971). Review of [*Saint-Denys Garneau : oeuvres, texte établi, annoté et présenté* par Jacques Brault et Benoît Lacroix, coll. « Bibliothèques des lettres québécoises », Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1971, xxvii+1320 p.] *Études littéraires*, 4(3), 391–395. <https://doi.org/10.7202/500213ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

a visiblement du mal à les recoudre ensemble pour nous faire une histoire d'ensemble du roman historique. D'autre part, on regrette l'absence de certains grands thèmes nationalistes, comme l'agriculturisme ou la survivance, qui ne coïncident exactement avec aucune des catégories établies.

Mais il y a là, comme le note M. Lemire dans son avant-propos, ample matière à d'autres thèses. Certaines, d'ailleurs, sont déjà écrites et retenues par M. Lemire, notamment celle de M. Hayne qui traite le roman historique comme forme littéraire, et celle de M<sup>lle</sup> Taylor qui trace l'influence de Walter Scott.

Le double mérite de la présente étude est de nous renseigner très nettement dans des limites clairement définies, et de provoquer beaucoup de questions à partir des données objectives. Dans ces conditions, on peut revenir à cette vieille forme de critique canadienne-française, qui consistait à chercher dans les gestes de personnages fictifs les attitudes politiques d'une collectivité réelle. Les Canadiens français de 1850 à 1950, selon cette optique, n'ont ni accepté le fait de la Conquête, ni trouvé leur situation proprement intolérable. On savait cela, oui, sans doute, mais le savait-on si bien ?

Jack WARWICK

York University

□ □ □

**Saint-Denys Garneau : œuvres,** texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix, coll. « Bibliothèque des lettres québécoises », Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1971, xxvii+1320 p.

*Saint-Denys Garneau : œuvres* est le premier volume de la « Bibliothèque des lettres québécoises ». En créant cette collection les Presses de l'Université de Montréal ont voulu répondre à la fois « aux besoins actuels de l'enseignement et de la recherche » et à l'attente « d'un public de plus en plus vaste qui lit pour se comprendre, pour tenter de résoudre, au moyen de sa littérature, l'énigme de l'identité nationale ». Il s'agit, en quelque sorte, de « jeter les bases d'un Répertoire littéraire national susceptible d'accueillir les œuvres les plus représentatives de notre culture » : celles qui, « de la première *Relation* des Jésuites à *la Batêche* de Gaston Miron », sont « les témoins exemplaires d'un destin collectif qui a surgi voici plus de trois siècles et demi ». Il n'est pas question, bien sûr, de « reprendre, sans critique, les œuvres complètes de tous les écrivains, ou 'écrivains', dont nos manuels conservent les noms », mais celles-là seules qui, susceptibles de « s'adresser directement à nous », peuvent « acquérir une véritable existence littéraire » (p. vii).

On aura reconnu, sous-jacente à ces propos de l'éditeur, la conception que se fait de la littérature, et de la lecture de la nôtre en particulier, G.-André Vachon : « les œuvres existent, étant lues », et, « tout d'abord, on les lit parce qu'elles existent intensément, dans le rapport qu'elles entretiennent avec une

conscience créatrice profondément enracinée dans la conscience nationale » (« Le Domaine littéraire québécois en perspective cavalière », dans le tome I de *l'Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1967, p. 30) ; il s'ensuit que, « lectures et relectures » étant le « critère unique » ou, plutôt, le « mécanisme profond de la valeur littéraire, par quoi s'établit, sur la base toujours très large, de la production courante, le répertoire des œuvres ' majeures ' » (*loc. cit.*, p. 28), « l'entreprise de constituer un nouveau répertoire de notre littérature » ne peut se faire qu'à « partir des passions, des partis pris de lecteurs individuels », ou encore à partir des choix libres « que quelques individus s'accorderont peut-être, au niveau de leur vie comme de leur culture », afin, non seulement de « mieux poser le problème de l'identité nationale », mais d'inventer cette dernière à travers l'invention de la nécessaire tradition de lecture qui nous manque collectivement (« Une tradition à inventer », dans *Littérature canadienne-française*, coll. « Conférences J.A. de Sève », 1-10, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1969, pp. 288-289).

Dans une telle perspective, l'œuvre littéraire, pour le lecteur d'ici et de maintenant, ce peut être, tout autant que le dernier roman paru, « telle *Relation* écrite sous l'Ancien Régime » ou « tel mandement épiscopal du siècle dernier » (vii). De fait, paraîtront d'abord, dans la « Bibliothèque des lettres québécoises », « la *Correspondance littéraire* et les *Poésies* d'Octave Crémazie, les *Lettres et Mandements* de M<sup>gr</sup> Ignace Bourget », puis, les années suivantes, « les *Œuvres polémiques*

de Louis-Antoine Dessauls, l'*Œuvre littéraire* de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, la *Relation de 1634* du P. Paul Le Jeune, l'*Œuvre critique* de Louis Dantin, les *Pamphlets politiques* d'Olivier Asselin, le *Grand Voyage au Pays des Hurons* de Gabriel Sagard » (viii).

Ainsi donc, se proposant de publier à la fois des œuvres « peu connues » et des œuvres « largement diffusées qui ont fait l'objet d'assez nombreux commentaires » (*ibid.*), l'éditeur de cette nouvelle collection ne pouvait mieux choisir, pour son coup d'envoi, que l'œuvre à la fois peu connue, parce qu'à demi publiée, et, dans sa partie accessible, largement lue et critiquée, de Hector de Saint-Denys Garneau. Et il faut ajouter que, fortune exceptionnelle pour cet éditeur, il se trouvait que, depuis une bonne dizaine d'années déjà, deux fins lettrés de chez nous, Benoît Lacroix et Jacques Brault, s'acharnaient à retrouver, classer et annoter les manuscrits de Saint-Denys Garneau.

Malgré un labeur aussi long et, certes, très minutieusement accompli, il reste que les œuvres de notre poète nous sont livrées, une fois de plus, incomplètes : une partie de la correspondance ne pourra être parcourue qu'en recourant au volume 8 de la collection « Constantes », publiée par les Éditions H.M.H. (Saint-Denys Garneau, *Lettres à ses amis*, Montréal, 1967, 489 p.), et, chose plus grave, certains manuscrits, ainsi que Brault et Lacroix affirment discrètement le croire, « demeurent encore à l'abri » (p. xi). Pour cette raison et à cause des nombreuses difficultés inhérentes à tout établissement critique de textes non publiés par un auteur qui, de surcroît, n'est

disparu que très récemment, le dossier Saint-Denys Garneau demeure sujet à quelques révisions et additions qui, pour mineures qu'elles nous semblent maintenant devoir être, n'en auront pas moins une certaine importance. Aussi est-il à espérer que, d'ici quelques années, bien des réticences de toutes sortes tombant à la faveur de la présente édition et au fil du temps, Brault et Lacroix pourront publier l'intégrale de Saint-Denys Garneau ; et nous souhaitons que, alors, leur éditeur ne craigne pas de répartir cette œuvre fort pagineuse en deux volumes (à elle seule, la correspondance en occuperait tout un) et, peut-être, d'y ajouter un *Album* à la façon de la « Bibliothèque de la Pléiade », collection que la « Bibliothèque des lettres québécoises » imite d'ailleurs assez parfaitement en maint autre point.

Ces réserves faites, on ne peut que féliciter les Presses de l'Université de Montréal pour la remarquable présentation typographique de ce fort volume de treize cent vingt pages ; le tour était de force, elles l'ont réussi avec grâce, et sans doute faut-il y voir l'une des plus belles réalisations de l'édition québécoise.

Félicitations aussi à Brault et Lacroix pour leur merveilleux travail critique. C'est toute une introduction à la méthodologie de l'édition scientifique que les quelques pages (pp. xi-xviii, 3-6, 209-210, 305-307, etc.) dans lesquelles ils nous informent des difficultés rencontrées et des solutions apportées à ces problèmes de tous ordres auxquels trop peu de « présentateurs » d'œuvres québécoises se sont jusqu'à présent confrontés, encore que la pénurie d'éditions critiques soit telle chez nous que les doigts d'une seule main suffisent à les

compter. Brault et Lacroix ont voulu que leur édition « soit la plus détaillée possible », et leur soigneux relevé des variantes du texte en témoigne ; ils l'ont voulue « rigoureusement documentaire », et la sobriété de leurs notes l'atteste : point ici de détails inutiles empruntés à quelque dictionnaire ou guide touristique, point non plus de ces commentaires personnels qui orientent déjà en un sens précis la lecture du texte, mais celui-ci seul, nu. Aussi peuvent-ils prétendre à avoir établi, « d'après les manuscrits (autographes ou non) et les imprimés, le texte *historique* de l'œuvre de Saint-Denys Garneau, le seul texte matériellement *réel*, celui qui est le moins infidèle aux intentions avouées (même implicitement) de l'auteur, qui tient compte de toutes les divergences, variantes, ratures, hésitations et lacunes » (p. xiv). Ce faisant, Brault et Lacroix ont hissé notre édition critique au niveau où se tient la grande édition critique française en ses réalisations les meilleures : la sobriété la caractérise alors tout autant que l'érudition.

Fallait-il pour une telle édition présenter les textes dans un ordre chronologique ? Brault et Lacroix l'avaient d'abord cru, en bons historiens qu'ils sont l'un et l'autre ; mais des problèmes de toute sorte se sont posés qui les ont forcés à opter pour une présentation différente, qui reste, autant que faire se peut, chronologique. L'ouvrage comprend deux sections principales : l'une de poésie (pp. 1-203), l'autre de prose (pp. 205-1045) ; à l'intérieur de chacune nous sont d'abord offerts les rares textes publiés par l'auteur : les poèmes de *Regards et jeux dans l'espace* (pp. 9-34) et quelques pièces en prose (pp. 210-301), puis les œuvres posthumes.

Celles-ci comprennent, dans la section de poésie, des « Juvenilia » (pp. 37-151) — dont Pierre Dansereau a pu écrire très justement, dans une lettre du 4 octobre 1958, qu'ils « ont une valeur proprement scientifique puisqu'ils situent à son point de départ, dans un romantisme encombré de clichés, un poète qui a su s'affranchir, même si c'est dans le désespoir qu'il s'est trouvé » (p. 5) — et des « Poèmes retrouvés » (pp. 153-203) ; c'est de ces derniers, écrits à partir de l'année 1934, sorte de point tournant dans la vie littéraire de Saint-Denys Garneau, puisque c'est cette année-là qu'il « est entré, poétiquement, dans la voie qui le mène vers *Regards et jeux dans l'espace* » (p. 3), que sont sortis en 1949, par les bons soins de Jean Le Moynes et Robert Élie, *les Solitudes* qui forment la seconde partie (pp. 103-221) des *Poésies complètes* (sic) de la collection du « Nénuphar » (Montréal, Fides, 226 p.). Plus importantes encore, et davantage inédites, sont les œuvres posthumes en prose. Nous y trouvons d'abord le *Journal* (pp. 308-629), publié pour la première fois intégralement, et l'on ne saurait trop insister sur la désuétude dont cette édition complète marque à jamais celle, tronquée, qu'on en avait donnée en 1954 (Montréal, Beauchemin, 270 p.). Suivent des « Nouvelles et essais » (pp. 631-683), des « Juvenilia » (pp. 685-717) : devoirs de collège de 1927 à 1933 et notes de lectures de 1928 à 1935, des « Varia » (pp. 719-753), et surtout la « Correspondance » (pp. 756-1045) où l'on lit avec grand intérêt, entre autres, les lettres à sa famille (pp. 756-799) et les lettres à Françoise Charest (pp. 799-887).

Désormais, on ne pourra plus parler aussi librement que naguère

encore de Saint-Denys Garneau : il faudra se référer aux documents accessibles. Tout incomplets qu'ils peuvent encore nous être fournis, ils sont quand même suffisants pour dessouffler certaines lectures et dégonfler certains mythes : Saint-Denys Garneau ne semble pas avoir été un malade si anormal qu'on a pu le croire et il n'a été ni le martyr ni le saint que d'aucuns ont façonné pour notre édification ou notre morigénisation. Déjà, dans leur introduction, Brault et Lacroix tracent de son évolution intérieure un portrait beaucoup plus nuancé que les esquisses, à l'emporte-pièce et à l'aigreur, de quelques devanciers gauchisseurs (bien que sincères, par ailleurs). De 1925 à 1932-1933, Saint-Denys est « un adolescent qui ressemble à ceux de son époque, sauf qu'il manifeste un fort penchant pour la peinture, la musique et la littérature » (p. xv) ; et dans les deux dernières années de cette première période de vie littéraire, très normalement il s'oriente de plus en plus vers la poésie. Les années qui vont de 1934 à 1937-1938, les plus valables du point de vue littéraire, forment une seconde période, « marquée par un renouveau, par un élan, puis par une chute et par une véritable brisure de l'être » (p. xvi). C'est à propos de cette période que se révélera particulièrement utile la lecture du journal intégral : ainsi complet, non seulement il acquiert, nous semble-t-il, sa pleine dimension de fourre-tout littéraire, mais il donne à voir que « si Garneau ne se montre pas toujours optimiste, s'il doute et parfois se désespère, il n'en connaît pas moins le bonheur de se trouver, de devenir le poète dont il rêvait obscurément quelques années plus tôt » (*ibid.*). De la troisième période (de 1937 à 1943) on ne peut que répéter, cependant, que, malgré une

certaine activité littéraire dont témoignent des textes trop rares, « elle marque chez Saint-Denys Garneau un retrait progressif de la vie sociale » (p. xvii).

Est-ce à dire qu'il n'y aura plus jamais qu'une seule lecture possible de l'œuvre de Saint-Denys Garneau ? Le croire, ce serait retomber dans l'erreur du positivisme historique. Le document d'histoire ne fixe pas la lecture, il la relance dans des directions qui peuvent être aussi différentes que le sont les questions et préoccupations de ses lecteurs ; il ne fait que donner une meilleure assiette aux diverses significations que, en des sens polyvalents ou étroits, on peut conférer à l'œuvre entière. Ainsi, en son intégrale, l'œuvre de Hector de Saint-Denys Garneau échappe à la clique de ses amis et est restituée à ses authentiques propriétaires à qui ultimement, tôt ou tard, — et mieux vaut, nous semble-t-il, que ce soit tôt que tard, — elle devait revenir : la collectivité canadienne-française ; reste maintenant à une certaine collectivité québécoise à cesser de la bouder et à s'approprier ce poète éminemment québécois comme un précurseur authentique de la révolution tranquille qui ne fut pas aussi spontanée que d'aucuns aiment, ou ont intérêt, à le faire croire : avant 1960, la génération de *la Relève*, celle de Saint-Denys Garneau, avait fait sa révolution, dont la nôtre a profité pour éclore avant que de passer fleur à son tour et de devenir graine ou germe, elle aussi, pour la suivante . . . Ouvert, le dossier de Saint-Denys Garneau doit être lu dans sa totalité.

Mentionnons, enfin, que Brault et Lacroix ont fait suivre leur introduction d'une intéressante chronologie de Saint-Denys Garneau (pp. xix-xxvii), et leurs notes et

variantes, aussi sobres que minutieuses, placées en fin d'ouvrage (pp. 1050-1286), d'une liste alphabétique des poèmes (pp. 1287-1290) et d'un répertoire thématique de la prose (pp. 1291-1296), ainsi que d'un index des noms cités (*sic*) (pp. 1297-1303), le tout rigoureusement rédigé et bellement typographié.

Est-il besoin d'ajouter que de voir ainsi matériellement et critiquement présenté à la façon des grands auteurs français de la « Bibliothèque de la Pléiade » un écrivain de chez nous devrait donner à quiconque serait encore de peu de foi l'impression, sinon la certitude, que notre littérature existe littéralement bel et bien . . .

René DIONNE

*Université d'Ottawa*

□ □ □

**COLLECTIONS : Les Critiques de notre temps**, Garnier ; **Miroir de la critique**, Firmin-Didot ; **Tels qu'en eux-mêmes**, Ducros.

Il serait naïf d'envisager comme une pure coïncidence la parution de trois nouvelles collections dont l'optique fondamentale apparaît semblable. Il s'y agit dans tous les cas en effet de présenter d'un écrivain ce que différents critiques en ont pensé. Procédé quelque peu scandaleux pour les admirateurs de l'auteur même que de le révéler par personnes interposées ne pouvant que trahir le texte auquel on devrait aller d'abord. D'aucuns diront que justement les nouveaux livres fournis par ces collections visent à nous faciliter le rapport aux œuvres et non à les supplanter. Mais est-ce bien certain ?